Des variantes invisibles à la fragmentation des langues romanes

Mario Barra-Jover

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1784>

DOI : 10.4000/rlv.1784

ISSN : 1958-9239

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 105-137

ISBN : 978-2-84292-234-4

ISSN : 0986-6124

Référence électronique

Mario Barra-Jover, « Des variantes invisibles à la fragmentation des langues romanes », *Recherches linguistiques de Vincennes* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1784> ; DOI : 10.4000/rlv.1784

Mario BARRA-JOVER
Université Paris 8 - UMR 7023

DES VARIANTES INVISIBLES À LA FRAGMENTATION DES LANGUES ROMANES

RÉSUMÉ

Cet article propose un modèle descriptif de l'émergence des changements phonémiques, morphosyntaxiques et lexico-sémantiques. Il s'agit d'un modèle alternatif dans la mesure où le principe d'économie et l'axiome « deux formes deux fonctions » sont mis en cause. L'alternative proposée (qui plaide pour le polymorphisme ainsi que pour l'indéterminisme des descriptions grammaticales) s'appuie sur la notion de variante invisible : un locuteur donné peut utiliser, pour une fonction donnée, des variantes non contrôlées et non perçues en tant que telles par l'allocutaire. Les variantes invisibles sont, dans cette démarche, considérées comme la source des changements qualitatifs dans l'histoire d'une langue ainsi que de la fragmentation ayant lieu dans un espace langagier donné. Les sauts qualitatifs (changement de grammaire) sont décrits comme l'interiorisation, par induction, de nouvelles règles par les locuteurs ; règles dont dérivent des variantes non reliées entre elles à l'origine. Ce modèle, illustré par quelques exemples concernant certains phonèmes, les clitiques, la subordination, les négatives et les interrogatives, permet de formuler des hypothèses falsifiables à propos des règles innovatrices.

MOTS-CLÉS

Changement linguistique, variante invisible/visible, saut qualitatif, émergence.

1. Introduction : une alternative à des fondations douteuses

La linguistique romane et, vraisemblablement, celles qui s'occupent d'autres domaines ont été conditionnées par quelques principes et axiomes qui, à mon avis, rendent obscur l'accès aux deux problèmes majeurs de l'évolution des langues : le changement et la fragmentation. Dans cet article¹ sera proposé un point de vue alternatif nous permettant d'observer les données d'un autre angle tout en restant neutres à propos des qualités ou défauts de telle ou telle approche théorique.

S'il y a un principe apparemment à l'abri de toute révision c'est, sans aucun doute, le principe d'économie. Je parle, bien entendu, de « principe » dans la mesure où il existe indépendamment de la linguistique. Une de ses formulations (tacite et très répandue) est la notion de « moindre effort ² » qui a deux conséquences décisives concernant les idées linguistiques. Du point de vue de la compétence d'un locuteur, on présuppose que la grammaire qu'il intériorise tend à éviter toute situation de polymorphisme, c'est-à-dire l'existence de plusieurs formes pour une seule fonction (économie paradigmatique), ainsi qu'à construire des systèmes de relations les plus simples possibles (économie structurale). Du point de vue de la performance, on présuppose que la tendance au moindre effort va avoir une incidence cruciale sur la forme phonétique des énoncés, ce qui risque de déclencher une chaîne de processus morphosyntaxiques de longue portée³ (économie articulatoire).

Le principe d'économie se prête à une interprétation synchronique et diachronique. Pour ce qui est de la synchronie, il est très courant d'appliquer mécaniquement comme méthodologie l'axiome « deux formes, deux fonctions ». Je parle d'« axiome » car seuls les résultats qu'il produit le justifient. Et ceci parfois en perdant de vue que ces résultats sont précisément le produit quelque peu forcé par l'axiome⁴. Concernant la diachronie, le principe d'économie risque toujours de pousser le chercheur à adopter un point de vue téléologique, à attribuer soit aux locuteurs d'une langue soit à sa structure interne une capacité prospective capable de guider (justifier) les changements introduits. Point de vue assez lourd méthodologiquement puisqu'il nous oblige à trouver une explication causale à tout changement.

Il me semble que tout ce qui découle du principe d'économie est donc critiquable dans deux sens : empiriquement, le risque est de négliger une richesse de formes qui va au delà de l'explicable ; conceptuellement, il est de nous empêcher de comprendre la dynamique, peut-être fort indéterminée, du changement et de la fragmentation. C'est pourquoi il peut être légitime de tenter une autre approche plus indéterministe mais aussi plus adaptée à la richesse des données. La généralisation proposée ici (assez triviale, d'ailleurs) comme arrière-plan de notre raisonnement est la suivante :

Aucun locuteur n'utilise tout le potentiel génératif de sa grammaire interne⁵.

Cette généralisation prédit, tout simplement, que tout locuteur peut à tout moment produire, à partir des possibilités non exploitées de sa grammaire, une innovation à tous les niveaux⁶. Nous allons voir dans les pages qui suivent les avantages de cette façon de voir les choses.

2. Évolution et sauts qualitatifs

Commençons pour clarifier le sens et la portée accordés aux termes qui vont sous-tendre les raisonnements ultérieurs. Avant tout, il est indispensable d'accorder un sens non ambigu au terme « évolution ». Autrement dit, savoir quel est le sens précis de la formule :

$X > (\text{évolue vers}) Y$.

Voici, à mon avis, la façon la plus neutre de l'interpréter (T = temps) :

- (1) $X > Y$: en T_1 , il existe X et en T_2 , il existe un Y là où il y avait X.

La formulation (1) évite le problème posé par l'interprétation du signe $>$ et, partant, de la notion d'« évolution ». En effet, selon la discipline concernée, $>$ peut représenter une transformation ou une substitution. Si nous avons affaire à une évolution phonétique (par exemple, lat. *CABALLU* $>$ fr. *cheval*) ou sémantique (par exemple, ancien français *aucun* 'quelque' $>$ français moderne 'nul'), elle peut être facilement interprétée comme un processus de transformation ; autrement dit, X et Y sont la même forme mais avec des « accidents » différents. Cependant, lorsqu'il s'agit d'une évolution morphologique (par exemple, *dimes* $>$ *disons*) ou syntaxique (par exemple, moyen français *vient Marie ?* $>$ français classique *Marie vient-elle ?*), nous penchons plutôt vers l'idée de substitution, autrement dit, il existe d'abord X, puis apparaît un concurrent Y, et enfin Y l'emporte sur X. Il convient pourtant de signaler qu'il est des cas difficiles, comme par exemple *il ne vient pas > il vient pas*, où l'on peut voir une transformation ou une substitution presque définitive dans le français spontané. Et cela ne va pas sans conséquences, dans la mesure où parler de transformation revient à dire que le *ne* « tombe » ou qu'il n'est pas réalisé phonétiquement, tandis que parler de substitution implique que les deux phrases sont le résultat de deux configurations différentes et en état de concurrence⁷.

La position (ou plutôt proposition) soutenue dans cet article défend l'idée que toute évolution (phonémique, morphosyntaxique ou sémantique) comporte un processus de substitution. Même pour le niveau phonémique, la notion de transformation a des effets indésirables, puisqu'elle ne peut pas rendre compte de la situation, très fréquente, où les formes 'évolué' et 'non évolué' coexistent.

Il est ainsi commode de considérer, par exemple, que la formule *lat./k-/> fr./ʃ/* ne veut pas dire que */k-/* se transforme en quoi que ce soit, mais que dans certains contextes l'un de ses allophones (d'origine régionale, sociolectale ou autre) est devenu la réalisation dominante. Ceci nous permettra de proposer un modèle valable pour tout type de changement, tout en gardant toujours à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'expliquer *pourquoi* les choses arrivent mais *comment* elles ont pu arriver.

Une dernière remarque : toute évolution peut entraîner un saut qualitatif local lorsque ce qui appartient à la grammaire externe d'une langue à un moment donné n'y appartient plus à un autre moment. Et j'entends ici par « grammaire » aussi bien la syntaxe que la phonologie, la morphologie flexionnelle ou constructionnelle et la sémantique. Lorsque nous avons affaire à une série large de sauts qualitatifs reliés entre eux, il peut se produire une « catastrophe » (un changement typologique, si l'on veut) comme cela a été le cas en français (*cf.* Eckert, 2004), en anglais (*cf.* Lightfoot, 1999, ainsi que Roberts, 1993 pour une comparaison entre les deux langues) et, bien entendu, en ce qui concerne le passage du latin aux langues romanes. Plus loin, nous verrons que le modèle ici proposé peut rendre aisément compte de ces sauts qualitatifs qui sont, par ailleurs, étroitement reliés aux processus de fragmentation, sans faire appel à des forces abstraites comme l'attraction paramétrique⁸ prônée par Lightfoot (1999).

3. Variantes : innovation, promotion, marquage et disparition

3.1. Variante invisible vs variante visible et marquage

Dans cette section, nous utiliserons le terme « fonction » dans le sens le plus large. Ainsi (sans donner du terme une définition quelconque), nous pouvons dire qu'un phonème est une fonction pouvant être matérialisée de plusieurs façons. Il en va de même pour, par exemple, [participé passé] ou [négation]. En effet, le participé passé du français peut être réalisé par plusieurs suffixes, de même que la négation peut être exprimée par des constructions différentes.

Ceci étant dit, j'avancerai l'hypothèse selon laquelle, étant donné une fonction X, il est toujours possible qu'il existe, pour cette fonction, aussi bien des variantes invisibles que des variantes visibles à l'intérieur d'un même idiolecte. Et je me permets de souligner que ce qui nous intéresse ici, c'est la dimension idiolectale du phénomène, puisque que parler de l'existence de variantes « trans-idiolectales » ou dialectales est tout simplement trivial⁹. Il est aussi important de remarquer que le fait qu'une langue soit fortement normée dans son registre soutenu (comme c'est le cas des langues romanes à tradition littéraire) n'empêche pas l'existence de variantes pour la même fonction.

La différence entre variante invisible et variante visible peut être posée à partir de la première : une variante invisible existe lorsque le même locuteur peut produire, pour la fonction A, la variante a_1 ainsi que la variante a_2 (on pourrait même dire a_n) sans être conscient de la variation (autrement dit, sans exercer aucun type de contrôle sur sa performance), sans que la situation y soit pour quelque chose et, surtout, sans que l'allocutaire arrive à s'en apercevoir. Deux exemples attestés en français normé peuvent illustrer ce type de situation :

- (2) « On dit *homomorphe* et non *homomorphique*, de même que *non connexe* et non pas *inconnexe* » (tiré d'un rapport de soutenance de thèse).

Dans (2), le locuteur utilise d'abord *non* et ensuite *non pas*, variation que le lecteur ne perçoit pas si elle n'est pas signalée. Ceci veut dire que cet énoncé pourrait être réalisé de quatre façons, toutes les quatre incontrôlées¹⁰ :

- a. On dit *homomorphe* et **non** *homomorphique*, de même que *non connexe* et **non** *inconnexe*.
- b. On dit *homomorphe* et **non** *homomorphique*, de même que *non connexe* et **non pas** *inconnexe*.
- c. On dit *homomorphe* et **non pas** *homomorphique*, de même que *non connexe* et **non pas** *inconnexe*.
- d. On dit *homomorphe* et **non pas** *homomorphique*, de même que *non connexe* et **non** *inconnexe*.

Il en va de même pour l'exemple suivant :

- (4) « Merci **de** ton message et **pour** ton travail [...]. Tu as dû en principe recevoir une convoc » (mail d'un collègue).

À nouveau, la variation *merci de/merci pour* ne semble pas être contrôlée par le locuteur, étant donné que les corrélations *de... de*, *pour... pour* sont possibles¹¹.

L'espagnol offre une situation encore plus complexe dans la morphologie verbale et la syntaxe des clitiques. L'imparfait du subjonctif possède deux variantes incontrôlées. Il en va de même pour la position (avec ou sans montée) du clitique en périphrase ou avec complétive. La phrase suivante en est une illustration :

- (5) Me pidió que no **volviera a hacerlo** sin que yo **le hubiese dicho** que quería **volverlo a hacer**
 'il m'a demandé de ne pas le faire à nouveau sans que je lui dise que je voulais le faire à nouveau'

Dans cet énoncé, *volviera a hacerlo* (lit. ‘je tournasse à le faire), pourrait être *volviere a hacerlo*, *lo volviera a hacer* ou *lo volviere a hacer*. *Hubiese dicho* (lit. ‘j’eusse dit’) pourrait être *hubiera hecho* et *volverlo a hacer* pourrait être *volver a hacerlo*. Autrement dit, (5) n’est qu’une possibilité parmi seize et aucun locuteur ne peut expliquer le pourquoi de son « choix ». Remarquons aussi que ces deux paires de variantes coexistent en espagnol depuis des siècles¹².

Nous avons affaire à une variante visible lorsque l’alternance est marquée. La cas le plus typique est celui où l’une des variantes est soit perçue comme « élevée » dans un registre non soutenu soit stigmatisée socialement dans un registre soutenu. Bien entendu, il y a des cas d’élévation dans tous les registres (par exemple, l’emploi de *maint*) ainsi que des cas de stigmatisation générale (cf. plus loin). Ainsi, concernant (3), la variante *pas*, dans (6), est visible (stigmatisée) dans le registre soutenu :

- (6) On dit *homomorphe* et **non** *homomorphique*, de même que *non connexe* et **pas** *inconnexe*.

Voici d’autres exemples de variantes visibles :

- Interrogatives et négatives en français :

- (7) a. Qu’est-ce qu’il a dit ? [non marquée]
 b. Qu’a-t-il dit ? [marquée « très élevée » en registre non soutenu]
 c. Il a dit quoi ? [stigmatisée en registre soutenu]¹³
- (8) a. Il ne le fera pas. [non marquée]
 b. Il le fera pas. [stigmatisée en registre soutenu]

- Complétives en espagnol

- (9) a. Insisto **en que** lo hagas [non marquée]
 lit. ‘j’insiste en que tu le fasses’
 b. Insisto **que** lo hagas [stigmatisée en registre soutenu]
- (10) a. Pienso **que** deberías hacerlo [non marquée]
 b. Pienso **de que** deberías hacerlo [stigmatisée en général]

3.2. Évolution

Ce que nous venons de voir se prête à une lecture dynamique. En effet, l’existence de l’élévation et de la stigmatisation générales ou partielles n’est que la manifestation des processus de changement en cours. Ainsi, nous pouvons

envisager l'existence d'un patron que nous développerons et interpréterons plus loin. Pour l'instant, nous allons nous limiter à la constatation :

- (11) *Variante invisible > variante visible partielle > variante visible générale > disparition de l'une des possibilités.*

Ce processus peut présenter des cas particuliers assez intéressants qui seront illustrés par les exemples qui suivent. Ainsi :

- (11') *Opposition paradigmaticque > variante invisible > variante visible partielle > variante visible générale > disparition de l'une des possibilités.*
 (11'') *Variante invisible > variante visible partielle ou générale > re-motivation de la variante.*

En effet, une variante peut procéder, mais pas nécessairement, d'une opposition paradigmaticque (11') qui n'est plus interprétable par les locuteurs à un moment donné. Cette situation est relativement fréquente et nous allons en voir deux exemples tout de suite. La situation (11''), que nous pourrions appeler «recyclage», est moins fréquente. Un exemple facile nous est fourni par l'adverbe *plus* du français. Nous pouvons supposer que la variante [plys]/[ply] a été invisible en général pendant une période, dans la mesure où elle l'est encore dans certains contextes (par exemple, dans *il en faut exactement un kilo, pas moins, pas plus/ni plus ni moins* les deux réalisations sont possibles sans que le sens change). Pourtant, en contexte verbal la variante a été réinterprétée comme opposition affirmatif/négatif (par exemple, dans *il y en a plus*, [plys] produit une interprétation affirmative et [ply] une interprétation négative¹⁴).

Nous allons voir à présent quelques exemples où nous trouvons, dans le même texte (autrement dit, dans le même idiolecte), des variantes invisibles au Moyen Âge dont l'une des possibilités a dû (et ceci est une hypothèse fondée sur la régression des occurrences), à un moment donné, devenir visible et a fini par disparaître¹⁵. Il s'agit de changements non triviaux (sauts qualitatifs) dans la mesure où telle ou telle variante rend actuellement un énoncé agrammatical.

- Imparfait en espagnol médiéval :

- (12) a *Cid* 19: De las sus bocas todos **dizian** una rason ('ils disaient')
 b *Cid* 628: Que a vno que **dizien** myo *Cid* Ruy Diaz de Buiar ('ils disaient')
- (13) a. *Cid* 276: Legolas al coraçon, ca mucho las queria ('il aimait')
 b. *Cid* 2018 : Si non a estos caualleros que querie de coraçon ('il aimait')

La variante /-jé *(n)/ n'est que l'évolution phonétique de la variante /-íá *(n)/. Il n'est pas possible de trouver une motivation quelconque à l'apparition de l'une où de l'autre. Même les raisons métriques sont à écarter dans la mesure où cette variante apparaît aussi dans la prose. On peut supposer, eu égard à la régression des occurrences, que la variante /-jé(n)/ devient visible (stigmatisée) à partir du xv^e siècle et définitivement agrammaticale au xvii^e siècle. Remarquons que c'est la variante la plus évoluée qui disparaît.

Le cas que nous venons de voir ne concerne que l'évolution d'une langue. Les cas suivants illustrent des processus de fragmentation romane. Autrement dit, des dialectes romans (devenus langues nationales dans certains cas) ont affiché des variantes invisibles qui sont devenues visibles donnant ainsi lieu à la disparition de l'une des possibilités. Conséquence logique : si la variante disparue dans deux dialectes n'est pas la même, nous assistons à un processus progressif de fragmentation pouvant avoir des conséquences typologiques, comme dans le cas des possessifs. En voici quelques exemples :

- Article défini masculin :

Italien médiéval

- (14) a. *Novellino* 3: **El** greco avisò **il** cavallo... ('le grec', 'le cheval')
 b. *Novellino* 3: **Lo** re mandò in Ispagna ('le roi')

Portugais médiéval

- (15) a. *HGP* 4 (1265): Et eu Johã Rodriguez, notario publico **del** Rey ('du Roi')
 b. *HGP* 4 (1265): et áá uoz **do** Rey ('du Roy')

Catalan médiéval

- (16) *Llull* 2/27-30: Ave, Maria ! Saluda't lo teu servidor de part **los** àngels e **els** patriarches, e **els** profetes, e **els** màrtirs, e **els** confessors, e les vergens, e **los** vèrgens. ('les anges', 'les patriarches', 'les prophètes', 'les martyres', 'les confesseurs', 'les chastes').

Dans ce cas, nous voyons que le même locuteur dans la même page, voire dans la même phrase, utilise deux formes (trois en italien) sans que l'on sache trouver une motivation. Nous avons affaire au patron (11'). L'opposition casuelle latine ILLE (nominatif)/ILLU(M) (accusatif) n'est plus interprétable et les résultats romans (sauf en occitan¹⁶ et en français médiévaux) constituent une variante d'abord invisible, puis visible dont l'un des termes fini par s'imposer : *il* en italien, *o* en portugais, *el* en catalan.

- Démonstratifs :

Catalan médiéval

- (17) a. *Llull* 17/18 : l'abat li donà regla (...) segons la forma **d'estes paraules** : - Lo Senyor dels angels...('ces mots')
 b. *Llull* 2/25 : e dix **aquestes paraules** e moltes d'altres. ('ces mots')
- (18) a. *Sidrac* 207/13 : **E cells qui**. ls conexen qu. éls són malvatz e an aquella sciència qui d'aquells hix, no la preen gayre per lur mal e per lur pecat ('ceux qui')
 b. *Sidrac* 207/23 : La primera sí és **aquell qui** en Déu creu ('celui qui')

Espagnol médiéval

- (19) *Faz* 109 : Mala lo vio que por **aquest peccado** murio (...), y comian canes a Yzabel por **este peccado** ('ce péché', 'ce péché')

Italien médiéval

- (20) a. *Dante, Comm Inf* 1/93 : se vuo'campar **d'esto loco selvaggio** ('ce lieu')
 b. *Dante, VNueva* 1 : le parole le quali è moi intendimento d'assemblare in **questo libello** ('ce livre')

Occitan médiéval

- (21) a. *Razons* 15 : Per qu'ieu vuelh far aquest libre per far conóisser la parladura a **cels que** la sabon drecha e per ensenhar a **cels que** non la sabon ('ceux qui', 'ceux qui')
 b. *Razons* 14 : ad **aquels que** volràn apprendre ('ceux qui')

Pour ce qui est des démonstratifs, nous rencontrons le processus (11). Les variantes dépendent du type de renfort que reçoivent les démonstratifs latins *ISTE* ou *ILLE* ainsi que de l'existence ou non de renfort pour *ISTE*. Nous constatons à nouveau qu'aucune motivation ne saurait justifier le choix. La forme avec le renfort vélaire /(a)k-/ s'est imposée en catalan et en italien. L'espagnol garde, pour le dérivé de *ISTE*, uniquement la forme sans renfort. Quant à l'occitan, la situation n'est pas bien nette et, même dans les grammaires cherchant la normativisation, la variante apparaît. Ainsi, Martin et Moulin (1998 : 64) déclarent, à propos du provençal, que les variantes *aquest(a)/ est(a)* sont équivalentes (donc, invisibles).

- Possessifs

Espagnol médiéval

- (23) *Cid* 1104 : Beuemos **so uino** et comemos **el so pan** ('son vin', 'son pain')
- (24) a. *PCG* 360/12a : allego luego **su corte**, et auido **so conseio**, saco luego muy grand hueste ('sa cour', 'son conseil')
 b. *PCG* 360/5b : «rey Ramiro, esfuerça en **tu coraçon**, et sey firme et fuerte en **tus fechos**» ('ton cœur', 'tes faits')

Ancien français

- (25) a. *Lancelot* 4/1 : si quide l'en en maint lieu qu'il soit mors del duel de **son frere** anchois que de **la soie maladie** ('son frère', 'sa maladie')
- b. *Lancelot* 5/1 : si prist **un sien neveu escuier** et l'envoia a la roine ('l'un de ses neveux')

Italien médiéval

- (27) a. *Novellino* 46 : piu mi nuoce **tuo nome** che **la tua prodezza** ('ton nom', 'ton courage')
- b. *Novellino* 2 : e direteli da la parte mi ache vi dica qual'è la migliore cosa del mondo ; **e le sue parole** e risposta serberete, e viserete **la corte sua** e'co stumi di quella ('ses mots', sa cour')

La situation des possessifs au Moyen Âge est encore plus complexe. En espagnol, il y a une variante invisible morphologique et une variante syntaxique. Nous pouvons constater en (23) et (24a) que le possessif marque le genre (le paradigme singulier primitif étant *mio*, *to*, *so* pour le masculin ; *mi*, *tu*, *su* pour le féminin), mais en suivant le patron (11'), l'opposition de genre devient opaque et nous avons affaire à une variante invisible, comme le montrent *tu coraçon* et *tus fechos* (masculins) (24b) dans la même page, qui deviendra ultérieurement visible et disparaîtra. Du côté syntaxique, (23) montre que le possessif peut apparaître avec ou sans article sans que l'on puisse expliquer pourquoi, même si des tentatives peu convaincantes de le faire ne manquent pas. Même chose en français : du côté strictement morphologique, nous trouvons une variante non conditionnée syntaxiquement, car *soie* est la forme étymologique tandis que *sien* est la forme analogique innovatrice formée à partir de la première personne. Du côté syntaxique, nous observons dans la même phrase (25) que la construction sans article et comprenant possessif atone coexiste avec celle comprenant article et possessif tonique. Enfin, en italien nous trouvons dans la même phrase (27a) la construction avec ou sans article et en (27b) le possessif antéposé et postposé au nom. Cet état de variation a disparu ultérieurement et chaque langue est « partie » dans un sens différent. L'espagnol a gardé uniquement Poss (atone et sans genre au singulier) + N ainsi que Art + N + Poss (tonique et avec genre). Par exemple, *mi casa*, *la-una casa mía*. Il s'agit, par ailleurs, d'une variante conditionnée sémantiquement. Le français s'aligne configurationnellement sur l'espagnol avec aussi un conditionnement sémantique : Poss (atone, avec genre) + N ou Art + N + Poss (forme analogique, tonique, avec genre), cette dernière remplacée ultérieurement par Art + N + à + PronPers. Par exemple, *ma maison/la-une maison miennel'une maison à moi*. Les choses sont plus simples en italien, dans la mesure où les variantes sont uniquement syntaxiques. On trouve la construction sans ou avec article, la dernière pouvant

apparaître avec le possessif antéposé ou postposé. Actuellement, seule la forme avec article est possible (sauf en contexte vocatif et certains contextes prépositionnels) et l'alternance antéposé/postposé est motivée.

Une fois ces exemples examinés, nous devons retenir trois idées. En premier lieu, il est clair que la disparition des variantes invisibles est une force majeure dans la fragmentation des dialectes, au point qu'elle peut donner lieu à des différences typologiques, comme dans le cas des possessifs. En effet, concernant ces derniers, l'espagnol, le français et l'italien ne forment pas un type roman, mais appartiennent à des types différents, étant donné que chacun d'entre eux peut être inclus dans des groupes constitués par des langues non romanes (voir, à ce propos, Manzelli, 1990). En deuxième lieu, nous pouvons admettre que les différences qualitatives entre les langues et les dialectes romans (telle chose est possible ou impossible) peuvent être le résultat de différences quantitatives, à savoir, le fait que l'une ou l'autre des variantes s'impose et « élimine » les autres. Du coup, l'aspect quantitatif commence à avoir une place considérable dans le raisonnement, comme nous allons le voir dans la section suivante. En troisième lieu, nous constatons que les variantes innovatrices ne sont pas nécessairement celles qui s'imposent. L'imparfait (-*ía* s'impose à l'innovation -*ié*) et les démonstratifs de l'espagnol (*este* s'impose à l'innovation *aqueste*) ainsi que les possessifs en espagnol et en français (la construction sans article est plus proche du latin que celle avec article) en sont la preuve.

Il y a donc lieu de douter empiriquement de la légitimité des approches téléologiques épaulées par le principe d'économie car elles nous placent devant des questions aussi embarrassantes que : « Si économie et téléologie guident l'évolution, comment expliquer l'émergence d'autant d'innovations "ratées" »¹⁷ ? Comme il a été dit plus haut, il vaut peut-être mieux voir dans les langues des systèmes dynamiques dont l'évolution est une propriété inhérente qui ne demande pas de justification. Et, surtout, renoncer à l'explication du pourquoi (on aimerait toujours répondre « pourquoi pas ? ») et se contenter d'un *comment*.

3.3. Quelques hypothèses

Avant de proposer une formulation un peu plus formelle des idées avancées jusqu'ici, il sera utile d'en reprendre et d'en développer deux.

Le première propose que, étant donné une fonction quelconque, il est toujours possible qu'il existe des variantes visibles ou invisibles. Rappelons-nous de même que le fait qu'une langue soit fortement normée ne la met pas à l'abri des variantes invisibles et que ces variantes peuvent apparaître à tous les niveaux, le phonémique étant, de par sa nature matérielle, le plus touché puisque, cela va de soi, aucun locuteur n'articule un son de la même manière.

La seconde idée, juste ébauchée dans la section précédente, concerne le rôle de l'aspect quantitatif dans la dynamique des variantes. Il semblerait que la condition nécessaire (bien que non suffisante) pour qu'un processus de changement soit déclenché, c'est qu'il existe, à un moment donné, une hiérarchie quantitative (aussi bien individuelle que sociale) entre des variantes invisibles. Si le rapport entre variantes est stable, la situation peut stagner et durer des siècles. C'est notamment le cas de l'imparfait du subjonctif et de la position du pronom atone en espagnol tel que nous l'avons vu en (5). Bien que j'aie renoncé explicitement à l'approche causale du changement, j'aimerais faire ici une précision. Une chose est de parler des causes de l'apparition d'une variante dans une grammaire interne et une autre est de parler des causes de la diffusion ou régression dans la grammaire externe. Depuis son travail fondateur sur la motivation sociale du changement phonétique (*cf.* Labov, 1963), Labov a bien prouvé qu'il est possible de trouver des conditions sociales expliquant la diffusion d'une innovation (grammaire externe). Mais je ne vois pas en quoi les conditions sociales pourront expliquer la forme de cette innovation (grammaire interne)¹⁸.

Ceci étant dit, nous pouvons envisager le comment de l'évolution, lequel sera formulé de la façon suivante :

(28) Conditions pour une évolution

Une évolution potentielle apparaît, pour une fonction X, dans les conditions suivantes. Une variante peut :

- (a) Émerger : elle commence à avoir une présence quantitative considérable aussi bien dans les grammaires internes que dans les grammaires externes.
- (b) Être promue au rang le plus haut de la hiérarchie : sa présence quantitative augmente au point qu'elle devient le meilleur représentant de la fonction, autrement dit, elle est la variante non marquée.
- (c) Descendre et être marquée : lorsqu'une variante perd son rang elle peut soit être stigmatisée soit être élevée diastatiquement ou diatopiquement.
- (d) Disparaître ou rester dans la périphérie dans des contextes non productifs¹⁹.

Ensuite, nous pouvons proposer un modèle représentant la dynamique de l'évolution. Le choix de deux variantes (V) et de quatre coupures temporelles (T) est arbitraire car leur nombre peut varier pour chaque évolution donnée.

(29) Modèle abstrait simplifié pour X (V₁) > Y (V₂)

T ₁	T ₂	T ₃	T ₄
V ₁	V ₁	V ₂ [promotion]	V ₂
	V ₂ [émergence]	V ₁ [descente] [marquage]	∅ ₁ [disparition]

J'ai retenu le cas le plus simple. Il faut garder à l'esprit que le modèle est potentiel car : a) la situation T_2 peut ne pas se produire ; b) la situation T_2 , lorsqu'elle se produit, peut stagner, comme dans le cas de l'imparfait du subjonctif en espagnol moderne ; c) lorsque la situation T_2 ne stagne pas, elle n'entraîne pas nécessairement T_3 , comme nous l'avons vu pour l'évolution de l'imparfait de l'indicatif et des démonstratifs en espagnol, ainsi que pour la structure (Art +) Poss + N en espagnol et en français ; d) T_3 peut aussi stagner et T_4 ne pas se produire, comme dans le cas de *maint* ou *nul*. Ajoutons que le processus peut toujours être cyclique.

Un exemple très élémentaire d'application dans l'état de (29) pourrait être l'évolution en cours du phonème /ε/ en français. Le voici :

(30) /ε/ > /e/ (autrement dit, disparition de l'opposition /ε/ -/e/) :

T_1	T_2	T_3	T_4 (en cours)
	[ε]	[e] [promotion]	[e]
[ε]	[e] [émergence]	[ε] [descente]	[ɛ̃] [disparition]
		[marquage]	

Ainsi, nous avons un premier moment où seul l'allophone /ε/ compte (il y a, bien entendu, n variantes idiolectales mais sans poids dans l'évolution. En T_2 émerge une variante invisible dans le sens où un large groupe de locuteurs peut commencer à l'utiliser sans en être conscients et sans que les allocutaires le remarquent (le lecteur est prié de garder à l'esprit que la plupart des locuteurs ne sont pas des linguistes). En T_3 la variante émergente devient le meilleur représentant de la fonction tandis que la primitive devient marquée (élevée, en l'occurrence), ce qui *pourrait* entraîner (le changement est en cours) la disparition de [ε] et, par conséquent, de l'opposition /ε/-/e/. Ce premier exemple a été choisi non seulement par sa simplicité, mais aussi parce qu'il ne saurait être justifié par des raisons structurales, étant donné que cette opposition phonologique possède une valeur distinctive même dans la morphologie verbale (cf. *manger* ou *mangé* v. *mangeait* ou *mangeaient*).

Mais tout ce qui précède n'est qu'un cadre de raisonnement dont la portée heuristique reste à prouver. Il faut donc confronter le modèle (30), ainsi que la condition (11), à des cas où ils rendent compte des sauts qualitatifs plus complexes aussi bien en phonologie qu'en morphosyntaxe. Pour ce faire, nous pouvons proposer de nouveau un modèle abstrait dont la spécification peut varier d'un cas à l'autre.

Imaginons une situation où, pour trois fonctions (A, B, C) différentes coexistent, pour une langue donnée (Lx), plusieurs variantes :

- (31) Lx
 A {a₁, a₂, a₃... a_n}
 B {b₁, b₂, b₃... b_p}
 C {c₁, c₂, c₃... c_q}

Il va sans dire que les trois fonctions ne sont directement reliées par aucune fonction spécifique. Nous pouvons alors supposer qu'un saut qualitatif (changement non trivial) se produit dans les conditions suivantes :

- (32) Conditions pour un saut qualitatif
 Dans la situation (31) il peut se produire un saut qualitatif si :
- (a) Une nouvelle règle grammaticale β peut être obtenue grâce aux stimuli²⁰.
 - (b) β relie une des variantes appartenant à A, B et C (ayant été promues) à partir de nouveaux traits
 - (c) La nouvelle règle élimine certaines des variantes (voire toutes) de A, B et C

Voici une représentation possible des changements potentiellement déclenchés par la situation (31) :

- (33) Lx
	A	B	C
	*a ₂	*b ₁	*c ₁
	*a ₃	*b ₃	*c ₂
β	[a ₁	b ₂	c ₃]
	a _n	b _p	c _q

Le terme « règle » est utilisé ici dans un sens informel. Il peut aussi bien désigner l'émergence d'un phonème (la règle serait tout simplement : « il existe le phonème X ») que d'une nouvelle configuration syntaxique. Voyons, comme première illustration, un cas de changement phonologique un peu plus complexe que celui vu en (30) : l'émergence du phonème /ɲ/ dans le dialecte castillan, devenu ultérieurement l'espagnol. En latin classique nous trouvons trois groupes de phonèmes n'étant pas reliés directement entre eux par une fonction spécifique quelconque, mis à part l'apparition du /-n-/ : /-nea/ (par exemple, VINEA), /-gn-/ (par exemple, LIGNA), /-nn-/ (par exemple, ANNU). Nous pouvons accepter que chacun d'eux répond à une articulation spécifique différente pouvant varier d'un dialecte à l'autre. Cela va de soit pour les deux premiers, mais pas pour le dernier (on pourrait dire que son articulation était [n]). Cependant, il faut envisager l'existence d'une articulation géminée dans la mesure où il existe des paires minimales comme ANNUS ('an') / ANUS ('anus') ou CANNA ('canne') /

CANA ('blanche'). Ceci étant, nous avons affaire à une situation correspondant au modèle (31) : trois fonctions pouvant avoir plusieurs variantes invisibles, dont nous ne retiendrons que celles émergentes. Ainsi :

(34) Lx : Latin hispanique (Castille) ²¹

A/-nea/{a₁ [-ne. a], a₂ [-nja], a₃ [-ɲa]... a_n}

B/-gna-/ {b₁ [-gna-], b₂ [-gnja] b₃ [-nja], b₄ [-ɲa]... b_p}

C/-nna-/ {c₁ [-nna-], c₂ [-na], c₃ [-nnja], c₄ [-nja], c₅ [-ɲa]... c_q}

Cette situation permet aux locuteurs, notamment ceux qui sont en période d'acquisition, d'induire la nouvelle règle « il existe le phonème [ɲ] ». Cette règle étant acquise, la plupart des variantes sont éliminées (bien entendu, uniquement pour les entrées lexicales concernées). Nous nous retrouvons face à une spécification du modèle (33) :

(35) Lx (Castillan)

A	B	C
*[-ne.a]	*[-gna]	*[-nna]
*[nja]	*[-gnja]	*[-na]
	*[-nja]	*[-nnja]
*[-ɲja]		
β /ɲa/ [[-ɲa]	[-ɲa]	[-ɲa]]
a _n	b _p	c _q

Jusqu'à présent nous sommes restés dans le domaine d'une seule langue. Comme il a été dit, ce modèle peut aussi rendre compte des processus de fragmentation. Il suffit d'envisager la possibilité que dans un espace donné deux régions différentes produisent deux règles différentes : β et θ. La règle β peut éliminer certaines variantes de A, B et C. La règle θ peut éliminer des variantes légitimées par β tout en en légitimant d'autres qui sont éliminées par β. Ainsi :

L ₁			L ₂		
*a ₂	*b ₁	*c ₁	*a ₂	*b ₁	*c ₁
*a ₃	*b ₃	*c ₂	θ [a ₃	b ₃	c ₂]
β [a ₁	b ₂	c ₃]	*a ₁	*b ₂	*c ₃
a _n	b _p	c _q	a _n	b _p	c _q

Les cas (14-27), déjà commentés ne serait-ce que superficiellement, nous fournissent quelques exemples simples de (36). Nous verrons, dans la section suivante, un autre cas plus complexe de fragmentation syntaxique.

4. Trois cas de figure empruntés à la syntaxe

Les exemples de changements phonologiques qui ont servi à illustrer jusqu'ici le modèle proposé dans cet article sont relativement simples, étant donné que la nouvelle règle apparue se borne à l'émergence d'un phonème. Nous allons à présent nous attaquer à des changements syntaxiques plus complexes. Les trois cas étudiés représentent autant de cas de figure différents. Le premier montre comment un locuteur donné peut produire une règle dans sa grammaire interne sans qu'elle ne se soit diffusée dans la grammaire externe (voir, à propos des conséquences méthodologiques de cette possibilité, Barra Jover, 2007). Le second nous montre un cas de saut qualitatif touchant la grammaire externe dans un domaine aussi large que celui de la subordination. Le troisième est un cas de fragmentation. Par ailleurs, il ne me semble pas nécessaire (mais plutôt encombrant) d'utiliser comme support, une fois qu'elles ont été explicitées dans la section précédente, les représentations schématiques du modèle. Les notions les sous-tendant suffiront.

4.1. Les clitiques objet en castillan

Le dialecte castillan présente, depuis ses origines, une variante invisible concernant, notamment, les clitiques d'objet direct. Lorsque l'objet est une personne au masculin, la forme étymologique *ILLU* > *lo* alterne avec la forme procédant du datif *ILLI* > *le*. Certains exemples nous permettent de supposer qu'il s'agit, au moins au départ, d'une variante invisible. En voici un ²² :

- (37) *Partida Segunda* 120-121, e mostraron por derecho que el pueblo deve fazer al Rey sennaladamente çinco cosas ; la primera conosco^r*le* ['le connaître'], la segunda amar^r*le* ['l'aimer], la terçera temer^r*le* ['le craindre'], la quarta onrrar^r*le* ['l'honorer], la quinta guardar^r*le* ['le protéger'] : ca pues **lo** conosco^rieren ['le connurent'], amar^r**lo** ['l'aimer'] an, e amando**lo** ['en l'aimant'] temer^r**lo** ['le craindre'] an, e temiendolo ['en le craignant'] onrrar^r**lo** ['l'honorer'] an, e onrrando**lo** ['en l'honorant'] guardar^r**lo** ['le protéger'] an.

En outre, la forme étymologique de l'objet direct féminin *ILLAM* > *la* commence à se glisser, à partir du *xiv*^e siècle, dans les contextes du datif *le* lorsque l'antécédent est féminin. Nous pouvons supposer que, tout au moins au départ, il s'agit d'une variante invisible comme semblent le montrer des exemples d'un texte du *xv*^e siècle (*La Célestine*) où la variante apparaît, précisément, comme variante textuelle mais de façon irrégulière (autrement dit, les différentes éditions ne sont pas homogènes) (données *apud* Eberenz, 2000 : 240-241) :

- (38) *Cel* 167, Abre**le** ['ouvre lui'] y entre ella y buenos años
(éds. A, C et F: *abrela*)
- (39) *Cel* 164, No **le** respondas ['ne lui réponds pas], hijo
(éds. C et F: *no la respondas*)
- (40) *Cel* 126, sino que los mismos diablos **le** avian miedo ('(ils) lui avaient peur',
ils avaient peur d'elle)
(éds. A, C, D et F: *la avian miedo*)

Ces variantes (*la* COI, *le* COD) commencent à progresser quantitativement, au point qu'au ^{xvii}^e siècle elles sont promues et deviennent visibles dans certaines régions et chez certains locuteurs (*cf.* Lapesa, 2000). Ce qui est remarquable est le fait que d'une région à l'autre, d'un locuteur à l'autre, elles peuvent être organisées en fonction de « règles » différentes, motivées par des traits différents (*cf.* Fernández Ordoñez, 2001 pour les différences dialectales). L'exemple ici retenu montre comment un locuteur peut rendre systématique (produire donc un saut qualitatif) une « règle » personnelle. En effet, Quevedo utilise : *la(s)* COD et COI féminins, **le** COD (**personne, chose**), **los** COD (**persone, chose, masculin**), *les* COI (masculin). Sa règle est donc motivée par les traits [Nombre, Genre]. En voici quelques exemples (seule la partie essentielle pour la compréhension est traduite) :

- (41a) *Buscón* 174, que nos tenemos por desquitados con este mal que **las** hemos hecho
[Personne] [Antécédent, les femmes]
(‘avec ce mal que nous leur avons fait’)
- (41b) *Buscón* 196, y con las tijeras **las** hacemos la barba a las calzas [Chose]
(‘et avec les ciseaux nous leur faisons la barbe aux chausses’)
- (42a) *Buscón* 181, jurando que **le** había de matar porque hacía burla de él [Personne]
(‘en jurant qu’il le devait tuer’)
- (42b) *Buscón* 181, Sólo el *don* me ha quedado por vender, y soy tan desgraciado que
no hallo nadie con necesidad dél, pues quien no **le** tiene por ante, **le** tiene por
postre. [Chose] [Antécédent : le titre *don*]
(‘car qui ne l’a pas comme entrée, l’a comme dessert’)
- (43a) *Buscón* 188, Yo que **los** vi que ya, en suma, multiplicaban, metí en paz la brega.
[Personne] [Antécédent : des bagarreurs] (‘moi, en les voyant ’)
- (43b) *Buscón* 190, unos trescientos ducados que mi buen padre había ganado por sus
puños y dejádo**los** en confianza de una buena mujer. [Chose] [Antécédent : Trois
cents ‘ducados’]
(‘qu’il avait gagnés avec ses poings et confiés à une femme bonne’)

Cette règle, basée sur une opposition de nombre, n'a pas eu de diffusion. Par ailleurs, à partir du XVIII^e siècle, en espagnol normé²³, les variantes innovatrices *le* (COD), *la* (COI) se sont remplacées. *La* COI est devenu une variante visible stigmatisée socialement, *le* COD personne est devenu une variante invisible, tandis que *le* COD chose est visible. Autrement dit, la règle qui s'est imposée est fondée sur le système étymologique avec la particularité d'avoir gardé une variante invisible pour les locuteurs (acceptée explicitement, par ailleurs, par l'Académie) :

- (44) Espagnol standard : COD masculin chose : *lo(s)*, personne : *lo(s)/le(s)*, COD féminin : *la(s)* ; COI : *le(s)*. Traits guidant la règle : $\pm$ Personne, Cas.

Nous pouvons retenir les points suivants :

- a) Le paradigme étymologique des clitiques objet du castillan présente, dans ses premières attestations, deux variantes invisibles : le datif *le(s)* à la place de l'accusatif masculin *lo(s)* et l'accusatif féminin *la(s)* à la place du datif *le(s)* ;
- b) Ces variantes deviennent visibles et donnent ainsi lieu à l'induction de la part des locuteurs de plusieurs règles même « personnelles » ;
- c) La règle qui s'impose en espagnol standard n'admet que la variante *le(s)* à la place de *lo(s)* lorsqu'il s'agit d'une personne. Par exemple, *le vi (a Pedro)* 'je l'ai vu (Pierre)' vs. *lo vi (el accidente)* 'je l'ai vu (l'accident)'. Les autres variantes sont visibles et stigmatisées.

4.2. Les subordonnées du latin à l'espagnol

Nous allons à présent voir une évolution à portée plus large qui touche au passage du latin aux langues romanes dont l'espagnol ici n'est qu'un bon représentant²⁴.

Le premier saut qualitatif qui nous intéresse concerne la différence entre le latin et les premières manifestations des dialectes romans. Nous pouvons admettre que le latin possédait un système de subordination fondé sur une seule configuration très simple où la phrase subordonnée était un adjectif de la phrase principale qui contenait un antécédent, explicite ou non, avec lequel le relatif conjonctif de la subordonnée forme une sorte de corrélation (cf. Juret, 1926 : 315-317) :

- (45) [V (X)] [_{RELATIF} QU-]²⁵

Cette configuration produit des subordonnées qui, d'un point de vue actuel, peuvent correspondre sémantiquement parlant aux adjectives, aux complétives ou aux adverbiales, mais sans posséder leur structure. Par exemple, (46)

est sémantiquement une complétive, mais sa structure est celle de (45) et non celle d'une complétive romane moderne, comme le prouve la présence d'un démonstratif neutre nié qui sert d'antécédent au relatif :

- (46) Ciceron, *Inv* I, II, 15, Concessio est cum reus **non id quod** factum est defendit (*apud* Juret 1926 : 316).

lit. 'Plaider coupable est quand [on est] l'accusé **non cela que** ce qui a été fait soit justifié'

Un accusé ne peut plaider coupable tout en justifiant ce qu'il a fait

Autrement dit, (46) ne peut pas répondre à une configuration française comme (47) où la subordonnée est régie par le verbe. Seulement (48), autrement dit, une adjonction, est possible :

- (47) [plaider coupable [est [que...]]]

- (48) [concessio est (non) id,] [quod,...]

Lors du passage du latin aux dialectes romans, la disparition du cas morphologique entraîne, nécessairement, la perte de la flexion des relatifs conjonctifs, qui se réduisent majoritairement à une forme QUOD > QUE dont le contenu est uniquement anaphorique, le caractère nominal du relatif ayant disparu. Nous avons donc affaire à un *que* anaphorique qui, tout en répondant à la configuration latine, peut établir une chaîne de co-référentialité avec n'importe quel antécédent pouvant être saturé par un contenu propositionnel :

- (49) [V (X)] [_{ANAF} que]

Cette structure permet de produire, dans la période médiévale, des phrases n'ayant pas de correspondant direct avec celles d'une langue comme l'espagnol moderne. Il y en a deux types de cas. Voyons pour commencer ceux qui ont besoin, sans plus, d'une restructuration complète qui n'est pas facile à tourner comme subordination (l'effet produit en français par la traduction littérale est le même qu'en espagnol moderne) :

- (50) *Cid* 106-107, Rachel e Vidas, amos me dat las manos, /*Que* no me descubrades a moros nin a christianos.

lit. 'Rachel et Vidas, tous les deux donnez moi les mains, /*que* vous ne me signaliez ni aux maures ni aux chrétiens'

- (51) *FGonz* 730ab, Enbio el buen conde a Leon mensajeros /*Que* rogaba al Rey que le diese sus dineros.

lit. 'Envoya le bon compte à Léon des messagers/*que* (il) priait le Roi qu'il lui donne ses deniers'

Les autres cas peuvent être décrits comme ceux qui affichent une anomalie structurale face à l'espagnol moderne, anomalie pouvant être « résolue » avec une sorte d'enrichissement de la subordination ou de simplification de la principale. En voici quelques uns parmi d'autres possibles (les traductions en italique appauvrissent, voire détournent irrémédiablement le sens primitif) :

a) La subordonnée sature un verbe à contenu propositionnel mais intransitif²⁶ :

- (52) *Faz* 139/7, e *mintie que* non lo mato el.
lit. 'il mentait qu'il ne l'avait pas tué'
il mentait lorsqu'il disait qu'il ne l'avait pas tué

b) La principale contient déjà un COD nominal pouvant être un pronom (53) ou même un DP monté par prolepse (55) :

- (53) *Apol* 277ab, Commo me lo podrja el coraçon *sofrir/Que* yo Atal Amiga pudiese Aborrir.
lit. 'comment me *le* pourrait le cœur souffrir/*que* moi une telle amie puisse detester'
comment pourrait mon cœur supporter que je déteste une amie pareille

- (54) *Mil* 337d, *asmó* bien *esta cosa qe*'l istrié a mal puerto.
lit. 'et (il) pensa bien *cette chose que* (elle) l'amènerait à mauvais port'
et il se rendit compte que cela l'amènerait au mauvais port

c) La subordonnée est interprétée comme adjectivale sans l'être formellement :

- (55) *Cid* 916-917, De Castiella venido es Minaya,/*Dozientos* con el, *que* todos çinen espadas
lit. 'de Castille est venu Minaya,/deux cent avec lui, que tous portent des épées'

En même temps, il existe depuis les premiers textes des constructions qui correspondent aux trois types de subordonnées actuels où la subordonnée est « incrustée » dans la principale. Il s'agit, vraisemblablement, de variantes invisibles par rapport à des constructions comme (54) ou (55). Les deux premiers exemples (complétives et adjectivales) peuvent aussi être générés par la configuration primitive

(49). Autrement dit, (56) et (57) sont analysables de deux façons, celle héritée du latin et celle qui représente une innovation :

(56) *SMat* 69/1-2, ¿O cuedas *que* non puedo rogar al mio Padre ?
lit. 'ou penses (-tu) que (je) ne peux prier mon Père ?'

(57) *Cid* 624, Fizo enbiar por la tienda *que* dexara alla
lit. '(il) fit envoyer pour la tente qu'il avait laissée là bas'

Pourtant, la subordonnée adverbiale (58) ne peut pas être générée par la configuration primitive (49) :

(58) *LRegum*, 10/16-17, Est Iulius Cesar mato so suegro a Pompeus *por que* non lo quiso collir en la cibdath.
lit. 'Ce Jules César tua son beau-père à Pompée parce que (il) ne voulut pas l'accueillir dans la ville'.
Ce même J. C tua le beau-père de P...

Il s'agit donc d'une innovation permise par le caractère anaphorique non relatif du *que* et elle devient une variante invisible des subordonnées à sens adverbial introduites uniquement par *que* (à nouveau les variantes des manuscrits le prouvent). Ce nouveau type de subordination progresse quantitativement à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle. D'un côté, elle devient plus fréquente que la subordonnée primitive. D'un autre, elle commence à apparaître avec de plus en plus de prépositions et d'adverbes qui ne pouvaient la gouverner auparavant²⁷.

Lorsque les variantes du type (56-58) s'imposent quantitativement, jusqu'au point de devenir visibles, les locuteurs peuvent induire une nouvelle règle reliant les trois :

(59) Toute subordonnée doit être gouvernée par une tête lexicale.

Cette règle légitime uniquement les variantes actuelles :

(60) [V [*que*]]

(61) [N [*que*]] (alignée avec les relatifs *quien*, *el cual*)

(62) [Prép/Adv [*que*]]

Parallèlement, son extension définitive devait éliminer la possibilité de produire des énoncés comme (50-55). Ceci est corroboré par le fait que les exemples comme (60-62) dominent massivement au XV^e siècle, date à partir de

laquelle les exemples produits par la configuration primitive disparaissent, tous genres confondus, de façon assez brusque.

4.3. Un cas de fragmentation : négatives et interrogatives en galloroman

Nous verrons, pour finir, un exemple de fragmentation syntaxique dans le domaine galloroman. Il ne s'agit ici que d'une première esquisse²⁸ destinée à explorer sommairement le potentiel du modèle (36).

Nous partirons de la situation actuelle pour ensuite essayer de la comprendre en remontant jusqu'au Moyen Âge. Comme nous l'avons déjà vu dans les premières pages de cet article, le français présente, pour les fonctions [négarion] et [interrogation], plusieurs variantes que nous reprenons ici²⁹:

- (63) Négation
 a. Il ne le fera pas [neVpas]
 b. Il le fera pas [Vpas]
- (64) Interrogation :
 a. Qu'est-ce qu'il a dit ? [Qest-ce queSV]
 b. Qu'a-t-il dit (Pierre) ? [QVS]
 c. Il a dit quoi ? [SVQ]

L'occitan standard ne présente pas, quant à lui, des variantes de poids. Pour la négation, nous avons affaire à l'emploi systématique de *Vpas* (65). Pour l'interrogation, l'occitan suit le type roman que seul le français a relégué au registre soutenu, à savoir, l'ordre QVS (66):

- (65) *Bodon 35, Me deu pas aver vist*
il n'a pas dû me voir
- (66) a. *Bodon 128, De qué se pensa aquel òme ?*
À quoi pense cet homme ?
 b. *Bodon 130, Qué volia dire al just la cançon d'aquel porc ?*
Que voulait dire au juste la chanson de ce porc ?

On peut affirmer qu'il y a un lien en français, tout au moins au niveau du registre, entre les interrogatives SVQ (64c) et la négation *Vpas*. Ceci contraste avec l'occitan, étant donné que la négation, dans cette langue, semble être encore plus évoluée qu'en français, tandis que l'interrogation reste, pour ainsi dire, médiévale. Mais, comme il a été signalé dans Barra Jover (2004), il peut y avoir une erreur d'analyse lorsque l'on propose la convergence des deux langues dans

une sorte de course vers la négation postverbale (cf. Bec, 1983 : 92 ; Schwegler, 1983 ; Zanuttini, 1997 : 12, parmi d'autres). Il y a une raison essentielle pour émettre ces réserves : le *pas* du français ne se comporte pas comme un simple marqueur de négation verbale, dans la mesure où la présence de n'importe quel autre terme négatif empêche son apparition. Ainsi (67) est, en principe, inacceptable :

(67) *On n'y voit pas rien

Pourtant, c'est la configuration normale en occitan standard, comme le montrent ces exemples issus d'un roman contemporain :

- (68) a. Bodon 36, I se vei **pas res**
 on n'y voit rien
 b. Bodon 53, Los Alemands prenont **pas res pus**
 les Allemands ne prendront plus rien
 c. Bodon 158, Mas me plangerai **pas**, plangerai **pas degun**
 mais je ne me plaindrai pas, ni plaindrai personne

À ceci s'ajoute le fait que le *pas* français peut former un constituant négatif sans contrôle verbal (par exemple, *pas de réponse jusqu'à présent*), ce qui est, comme pour les marqueurs de négation verbale des autres langues romanes, impossible pour le *pas* occitan.

Gardons pour l'instant l'idée que le parallélisme français-occitan peut être un leurre. Il se peut qu'un regard historique nous conforte aussi dans cette idée. Nous avons assez d'information sur l'histoire de la négation en français et je ne m'attarderai pas trop ici sur les détails³⁰. Il suffit de sélectionner les informations pouvant être comparées avec le peu que nous savons sur l'occitan. Dans les premiers textes domine le *ne* tout seul (69) bien qu'il existe quelques exemples de renfort, encore très fixé lexicalement (70). Il en va de même en occitan mais avec un retard de plus d'un siècle. La situation que nous trouvons dans *Roland* (XI^e siècle) ressemble beaucoup à celle de *Jaufre* (XIII^e siècle). Par exemple :

- (69) a. *Roland* 323, **Ne** l'amerai a trestut mun vivant
 je ne l'aimerai pas durant toute ma vie
 b. *Jaufre* 4406, **Qe no** ac alre qe traïses
 car il n'avait pas autre chose à lancer
 (70) a. *Roland* 1027, Mis parrastre est, **ne** voeill que **mot** en suns
 c'est mon beau-père, je ne veut que tu en dises un mot
 b. *Jaufre* 4282, El estet, qe **no** sonet **mot**
 Il resta fixé, sans dire un mot

Comme le signale Moignet (1973 : 278), la négation renforcée est déjà dominante dans la prose du ^{xiii}^e siècle. Elle affiche en outre des contraintes qui devaient faire d'elle une variante visible³¹. En occitan, elle commence à apparaître avec fréquence au ^{xv}^e siècle. Par exemple :

- (71) a. *Arle* 25, et el **non** a **point** vogut
 et il n'a pas voulu
 b. *Arle* 27, jeu **non** mi sente **pas** trop ben
 je ne me sens pas trop bien
 c. *Arle* 33, car vous autres **non** ynoras **pas** que nous enfranchs en vostra cieutat
 car vous n'ignorez pas que nous avons la franchise dans votre ville

Ajoutons à cela que le français littéraire connaît depuis le ^{xii}^e siècle des cas, toujours sporadiques, de *pas* accompagné d'un autre terme négatif. Par exemple :

- (72) a. *Eneas* 3863, Ne m'en puez **pas rien** retolir [^{xii}^e]
 Tu ne peux rien m'en prendre
 b. *CentNouv* 26/549-51, il en saillit une lettre, dont il fut assez esbahy, car il ne luy souvenoit **pas** que **nulles** y en eüst bouté [^{xv}^e]
 c. *Bossuet*, Il n'y resta **pas aucun** vestige que cette ville eu **jamais** été [^{xvii}^e]
 (*apud* Haase 1898 : 256)

Pour ce qui est de l'occitan, ce que nous pouvons affirmer, bien qu'avec prudence, c'est que la négation postverbale *Vpas* domine déjà au ^{xix}^e siècle, bien qu'il y ait des exemples sporadiques depuis le ^{xvii}^e (cf. Schwegler, 1983). Autrement dit, l'occitan passe, entre le ^{xiv}^e siècle et le ^{xix}^e siècle, de (73) à (74) :

- (73) *Jaufre* 4449, **Jamais** del crit **non** deman **ren**
 que jamais il ne demande rien sur le cri (sur pourquoi on crie)
 (74) *Bodon* 36, I se vei **pas res** (= 68)

Il y a lieu de se demander pourquoi le français, tout en présentant avant l'occitan tous les « germes » menant à la négation postverbale³², reste bloqué dans une situation que l'on peut, tout au plus, qualifier au ^{xix}^e siècle de « changement en cours ? » (cf. Ashby, 2001), tandis que l'occitan semble avoir précipité le processus au ^{xix}^e au point de l'intégrer dans le registre littéraire³³. Et tout cela sans oublier les différences synchroniques signalées plus haut.

Pour mieux répondre à la question, nous allons survoler l'évolution des interrogatives en français (il n'y a pas, comme il a été déjà dit, de changements configurationnels en occitan). Voici une chronologie sommaire³⁴ :

- ancien et moyen français : QVS
- français classique : QVS/*Qest-ce que*SV/QSVClitique³⁵ (inversion complexe)
- français contemporain :
 - xix^e siècle : *Qest-ce que*SV/QSVClitique sont bien implantés
Premières occurrences de *Qque*SV³⁶
 - xx^e siècle : progression de SVQ (*in situ*) et forte régression de QVS et QSVClitique dans le registre spontanée.

Si nous retournons à présent à la chronologie de la négation en français, nous pouvons constater que, malgré les traces sporadiques de la variante *Vpas* avant le xix^e siècle, c'est à partir du xx^e siècle que le phénomène est solidement implanté. Ce qui revient à dire que les négatives *Vpas* et les interrogatives *in situ* sont reliées synchroniquement (au niveau du registre) ainsi que diachroniquement. Il nous reste à savoir s'il y a une raison interne expliquant ce lien. Mais, avant de la chercher, il faudrait dire un mot sur le germe pouvant être à l'origine des interrogatives SVQ. Bien qu'elles représentent en français un saut qualitatif³⁷, elles existent de façon périphérique dans d'autres langues romanes. Il s'agit de contextes très marqués où il existe toujours un arrière-plan d'interrogative écho. Pour en donner un exemple de l'espagnol (la langue pour laquelle j'ai des intuitions suffisamment fines), je ne peux pas dire *¿llegas cuándo?* ('tu arrives quand ?) en tant que simple demande d'information. Mais si j'attends quelqu'un qui a du retard et que ce quelqu'un téléphone pour me dire qu'il est retenu par une réunion, je peux dire *sí, vale, pero llegas ¿cuándo?* ('bon, d'accord, mais tu arrives quand ?'), avec, par ailleurs, une intonation très élevée à la fin. En réalité, plus qu'une demande d'information, c'est ma disposition par rapport à cette information qui est exprimée. Autrement dit, il s'agit d'une variante très marquée pragmatiquement qui existe potentiellement dans (toutes ?) les langues mais qui est, en français, en train de devenir, dans le discours spontané, la variante dominante pour n'importe quel type de demande d'information. Il nous reste à savoir comment, quel est le lien avec la négation et quelle est la différence avec l'occitan.

Reprenons le modèle (36) de fragmentation : nous avons, pour deux fonctions non reliées directement, [négation] et [interrogation], plusieurs variantes partagées par deux espaces langagiers L_1 et L_2 . Le modèle prédit que si fragmentation il y a, c'est parce que les locuteurs de chacune des régions développent une nouvelle règle qui relie les deux fonctions tout en éliminant quelques-unes des variantes possibles. D'après ce que nous avons vu sur le français, nous pouvons envisager la règle suivante :

- (75) Règle émergente en français : seuls les constituants portent le trait [modalité]. Les configurations possibles sont donc³⁸ :

- a. [V] [Nég *pas de voiture*] (négation de constituant) ³⁹
- b. [V] [Qu] (interrogative *in situ*)

De son côté, celle de l'occitan serait :

- (76) Règle émergente en occitan : le verbe porte le trait [modalité] (marqueur postverbal pour la négation, mouvement *Qu-* pour l'interrogation). Les configurations possibles sont donc :
 - a. [Nég [V [*pas*]] [*plus*...]
 - b. [Qu [V]]

Comme il a été dit, il ne s'agit ici que d'avancer une première ébauche afin de montrer les possibilités heuristiques du modèle des variantes et des sauts qualitatifs face à des problèmes de fragmentation assez complexes.

5. Conclusion

L'objectif principal de cet article était d'envisager le changement linguistique autrement qu'à travers l'optique téléologique et sur-déterministe qui imprègne la plupart de nos réflexions. L'approche ici prônée est fondée sur une conception beaucoup plus indéterministe qui n'hésite pas à faire entrer le hasard comme une force et pas comme une sorte de scorie à ignorer. C'est pourquoi j'ai insisté à plusieurs reprises sur l'idée que nous pouvons peut-être expliquer *comment* les choses arrivent ; tout au plus, pourquoi elles *peuvent* arriver. Mais jamais *pourquoi* elles arrivent.

Comme tout modèle, celui ici proposé n'est pas falsifiable. Il s'agit d'un cadre de raisonnement (des lunettes à observer la dynamique du langage) plus ou moins fertile et acceptable. Ce sont les hypothèses qu'il oblige à émettre pour expliquer le déroulement de tel ou tel changement qui doivent être falsifiables, afin de ne pas tomber dans une application justificationiste et mécanique étayée par des données de deuxième main. Je n'ai fait ici qu'en ébaucher quelques unes dont la dernière, encore fragile, sera convenablement développée ailleurs.

NOTES

1. Je remercie Benjamin Massot pour sa lecture attentive et minutieuse de la première version de cet article ainsi que pour ses remarques et suggestions.
2. D'ailleurs, à l'origine du principe d'économie, nous trouvons précisément le

principe mathématique et physique de la « moindre action » (cf. Ekeland, 2000 : 57 sq).

3. La disparition de la flexion casuelle latine est un très bon cas de figure de cette façon de raisonner : l'érosion phonétique des suffixes produit des anomalies dans la déclinaison, ce qui « conduit » les locuteurs à adopter d'autres constructions afin de « sauver » la syntaxe. Parmi les travaux faisant partie de la bibliographie diachronique la plus reçue, on pourrait évoquer les trois suivants : Dardel (1983) comme exemple d'explication de certaines évolutions (les subordonnées romanes, dans l'occurrence) par économie paradigmatique ; Martinet (1970), pour l'économie structurale appliquée à la phonologie ; Weinreich *et al.* (1968), pour l'économie articulatoire. Il a été aussi proposé, dans le cadre de la théorie de l'optimalité et en dehors de la diachronie, un lien entre l'économie articulatoire et l'économie structurale (cf. Kirchner, 2001). Pour une critique de l'optimalité appliquée à la diachronie, voir MacMahon (2000).

4. Ou, pis, face à une sorte de doublon, on peut traiter une des formes comme une faute ou une déviation à bannir lorsque l'on n'arrive pas à trouver la « fonction » qui les rend différentes. Parmi une multitude de cas, Massian (1985 : 16), par exemple, face à l'existence du doublon *sur l'initiative de*, à *l'initiative de*, traite la deuxième comme une déviation sous prétexte qu'il s'agit d'un anglicisme. Même si c'était le cas, la vraie question à se poser serait, justement, comment il se fait que les locuteurs adoptent un anglicisme qui donne lieu à un doublon.

5. Il s'agit en réalité de la formulation en termes linguistiques de l'idée selon laquelle les systèmes naturels ne produisent pas toutes les « sorties » qu'ils pourraient potentiellement produire. Le corollaire qui en découle est que nous devons accepter, évidemment, que nos descriptions linguistiques ne peuvent tout prédire. À propos de l'indéterminisme scientifique, voir Popper (1984).

6. Certes, si nous acceptons cette idée, nous devons aussi accepter que toute innovation a, pour ainsi dire, un « germe » dans la grammaire qui la reçoit.

7. Cf., à ce propos, Barra-Jover (2004) et, plus récemment, Massot (2008).

8. Cet auteur part de l'idée qu'il existe des variations paramétriques (autrement dit, des ensembles de propriétés grammaticales s'impliquant les unes les autres). Le fait qu'il y ait des propriétés corrélées semble facile à accepter. Il n'en va pas de même pour ce qui est de l'existence abstraite et universelle des paramètres « cloisonnés ». C'est pourquoi la notion d'« attraction paramétrique » est plus un postulat théorique dont la valeur heuristique est toujours en révision qu'un fait étayé par les données.

9. Qui plus est, la variation trans-idiolectale ne se prête pas facilement à une analyse diachronique. Voir, à ce propos, Barra-Jover (2007).

10. Un fait mérite d'être signalé : les locuteurs étrangers sont particulièrement sensibles à ce type de variantes car elles sont, pour eux, « visibles », ce qui les pousse à chercher une motivation qui le plus souvent n'existe pas, ainsi qu'à demander des explications plutôt embarrassantes aux locuteurs natifs.

11. Il se peut que certaines situations favorisent l'une ou l'autre des variantes. Ainsi,

il semblerait qu'un étudiant ne pourrait pas dire à un enseignant « merci de votre exposé de hier » sans le choquer. Mais je crois qu'il s'agit des circonstances très ponctuelles non extensibles, en tant que patron, à l'ensemble.

12. Ce qui a poussé, pour reprendre la note 11, nombreux chercheurs dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle à bâtir des hypothèses fort contestables sur la motivation de ces deux variantes.

13. Des exemples de stigmatisation généralisée pourraient être des interrogatives comme :

(i) C'est le combien son numéro de bureau ? (Exemple attesté personnellement.)

(ii) Où qu'il est son bureau. (Attestée depuis le XIX^e siècle chez les auteurs comme Monnier qui cherchent à reproduire le registre populaire.)

14. Il est intéressant de signaler que la forme négative a développé une variante invisible [ply]/[py] dans des contextes sans *ne*.

15. Étant donné qu'il s'agit surtout de variations morphologiques, et pour des raisons d'espace, il ne semble pas nécessaire de fournir une traduction complète des phrases.

16. La variation dialectale *lillos* de l'occitan moderne n'a rien à voir avec ce processus. C'est un cas de variation issue d'une évolution phonétique : *los* > *lois* > *leis* > *lei* > *li*, dont le premier terme ne disparaît pas (cas, lui aussi, bien répertorié). Par ailleurs, c'est plus qu'une variation dialectale car un auteur comme Lafont utilise *lei* dans les textes non littéraires et *los* dans les textes littéraires.

17. On pourrait rétorquer que l'innovation en question, dont l'émergence est locale, ne s'intègre pas bien dans l'ensemble du système. Mais ceci est aussi facile à dire que difficile (voire impossible) à prouver, ne serait-ce qu'à cause du caractère incernable de la notion « ensemble du système »

18. Sauf, peut-être, les changements attribués à un substrat quelconque. Mais il est préférable de ne pas entrer ici dans une discussion à ce propos.

19. C'est le cas, par exemple, de certains quantificateurs comme *maint*, *moult* et *nul*. Du point de vue sémantique, il est intéressant d'observer comment *aucun* affirmatif reste encore acceptable dans une phrase comme *d'aucuns disent que...*

20. Pour cerner ce processus, on peut penser à la période d'acquisition comme la plus apte à le déclencher.

21. Les réalisations [-gnja] et [-nnja] sont envisageables ne serait-ce qu'à cause de la fréquence d'apparition des graphies comme *vignya* et *annyo* dans les documents juridiques. [-na] est justifiée par les résultats dans d'autres dialectes romans.

22. Je remercie Mónica Castillo de m'avoir fourni un exemple si éloquent.

23. Il est extrêmement difficile de rendre compte de façon simplifiée des différentes variantes dialectales car les traits à l'œuvre changent d'une zone à l'autre (cf. Fernández Ordoñez, 2001, pour un regard critique sur les travaux sur le sujet). La seule chose que l'on peut dire, c'est que la tendance la plus répandue en Castille du Nord est une règle fondée uniquement sur le trait Genre. Autrement dit : COD-COI féminin : *la(s)*, COD-COI masculin *le(s)*. Il est intéressant de noter que les locuteurs possédant cette règle

sont insensibles à la forme *le COI féminin* d'un locuteur utilisant le système étymologique, tandis que le contraire n'arrive pas.

24. Les hypothèses et données qui suivent sont empruntées à un travail précédent (Barra Jover, 2002). Dans ce travail sont discutées en détail d'autres hypothèses comme, notamment, celle de Herman (1963) sur l'origine de la subordination romane. Ce qui m'intéresse ici des hypothèses de 2002 est leur aptitude à être formulées à partir du modèle proposé plus haut.

25. En effet, tous les termes subordonnants non adjectifs du latin (QUOD, QUAM, QUONIAM...) sont autant de relatifs avec une flexion casuelle, bien que par fois leur évolution masque cette origine, comme c'est le cas de CUM < QUOM (accusatif archaïque).

26. La preuve la plus simple qu'il ne s'agit pas d'une subordonnée complétive est fournie par le fait qu'il est impossible de trouver un exemple où *mentir* gouverne un COD nominal comme dans **il mentait cela/*il le mentait*.

27. Cette progression répond à des patrons prédictibles. Voir Barra Jover (2002 : chap. 4 et 5) qui présente une analyse des conditions nécessaires pour que telle ou telle préposition ou tel ou tel adverbe puisse régir la subordonnée introduite par *que*.

28. Première esquisse d'un travail en cours à propos de la fragmentation des négatives et des interrogatives en français, occitan, catalan et espagnol.

29. Nous ne nous attarderons pas ici sur la distribution et les contrastes entre les différentes variantes. En termes quantitatifs, on peut voir, à propos des deux fonctions, Coveney (2002) et, récemment, Krötsch (2007) pour l'alternance *pas/ne... pas*. En termes qualitatifs, on peut voir Massot (2008), qui propose, à l'aide d'un long corpus idiolectal, des corrélations entre l'apparition de *pas* ou de *ne... pas* et la présence d'autres éléments dans la phrase. Par exemple, *Marie elle a pas appelé/Marie n'a pas appelé*, mais **Marie elle n'a pas appelé*.

30. Cf. Muller (1991), Barra Jover (1992), d'où proviennent les données ici utilisées pour le Moyen Âge, ainsi que Coveney (2002).

31. Mis à part les contraintes dues au type de phrase que signale Moignet, il existe aussi une alternance motivée par la valeur focalisante du *pas* (cf. Englebert, 1985 et Barra Jover, 1992 : 299 suiv.)

32. Il y a des exemples sporadiques de *Vpas* même en moyen français. Par exemple :

(i) *CentNouv* 99/249-250, il me semble **pas** possible qu'il ne vous faille, par pure nécessité et contrainte.

33. L'argument, selon lequel le français a été sous pression normative depuis le xvii^e siècle tandis que l'occitan ne l'a pas été, n'est pas valable comparativement. En anglais même littéraire, l'évolution des négatives a été « fulgurante » malgré une pression normative comparable à celle du français.

34. Voir, pour plus de détails, Muller (1997), Coveney (2002), Barra Jover (2004). Ce dernier travail propose une chronologie superposée de la négation et de l'interrogation.

35. Il s'agit du type *Quand Marie vient-elle ?*

36. Il s'agit du type, toujours marginal, *Où qu'il est ?*

37. Non seulement parce que leur emploi élimine celui des QVS, mais aussi parce qu'elles entraînent des constructions innovatrices comme dans *il fait **quoi** comme travail*? L'alternative *il fait **quel** travail*? semble fort improbable.
38. On peut supposer que cette règle est induite à l'aide d'autres « signaux » (pour reprendre l'hypothèse des *cues* de Lightfoot, 1999). Notamment, l'imposition de l'ordre SVO comme ordre dominant même dans le discours soutenu.
39. Cette règle produit des énoncés ne pouvant pas être générés par la règle précédente. Par exemple, *elles (*n)ont toutes pas parlé* (exemple de Massot, 2008). Pour plus d'arguments en faveur de cette règle voir Barra Jover (2004) et Massot (2008).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TEXTES CITÉS

- [*Apol*] ALVAR, Manuel (éd.) (1976). *Libro de Apolonio*. Madrid: Castalia.
- [*Arle*] BONNET, Marie Rose (éd.) (1989). *Letras a la cieutat d'Arle*. *Bulletin S.E.H.T.D* 4.
- [*Bodon*] BODON, Joan (2003). *La grava sul camin*. IEO Edicions.
- [*Buscón*] LÁZARO CARRETER, Fernando (éd.) (1982). QUEVEDO, Francisco de. *Historia de la vida del Buscón*. Madrid: SGEL.
- [*CentNouv*] SWEETSER, F. P. (éd.) (1966). *Les Cent Nouvelles Nouvelles*. Genève: Droz.
- [*Cid*] MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (éd.) (1980). *Cantar de Mio Cid*. Madrid: Espasa Calpe.
- [*Faz*] LAZAR, Moshé (éd.) (1965). ALMERICH. *La fazienda de Ultramar*. Salamanca: Acta Salmanticensia.
- [*Dante, Comm Inf*] PETROCCHI, Giorgio (éd.) (1975). ALIGHIERI, Dante. *La Divina Commedia. Inferno, Purgatorio*. Torino: Einaudi.
- [*Dante, VNueva*] BERARDINELLI, Alfonso (éd.) (1999). ALIGHIERI, Dante. *Vita nuova*. Milano: Garzanti.
- [*Eneas*] SALVEDRA DE GRAVE, J.-J. (éd.) (1964). *Eneas*. Paris: Honoré Champion.
- [*FGonz*] MARDEN, C. C. (éd.) (1904). *Poema de Fernán González*. Baltimor: The John Hopkins Press.
- [*HGP*] MAIA, Clarinda de Azevedo (1986). *História do Galego-Português. Estado linguístico de Galiza et do Noroeste de Portugal desde o século XIII ao século XVI*. Coimbra: Instituto Nacional de Investigação Científica.
- [*Jaufre*] LAVAUD, René; NELLI, René (éds.) (2000). *Le Roman de Jaufre*. Dans *Les Troubadors. L'œuvre épique*. Paris: Desclée de Brouwer.
- [*Lancelot*] MICHA, Alexandre (éd.) (1980). *Lancelot*. Paris: Honoré Champion.
- [*Llull*] GUITER, Henry (éd.) (1943). LLULL, Ramon. *Llibre d'Ave Maria*. Dans *Grammaire de la langue du «Llibre d'Ave Maria»*. Montpellier: Imprimerie Ari-stide Quillet.
- [*LRegum*] COOPER, Louis (éd.) (1970). *Liber Regum*. Zaragoza: Institución Fernando el Católico.

- [Mil] DUTTON, Brian (éd.) (1971). BERCEO, Gonzalo de. *Milagros de Nuestra Señora*. London : Tamesis Books.
- [Novellino] SEGRE, Cesare (éd.) (1976). *Il Novellino*. Dans *Prosatori del Duecento*. Torino : Einaudi.
- [PCG] MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (éd.) (1955). Alfonso X. *Primera Crónica General de España*, Madrid : Gredos-Seminario Menéndez Pidal.
- [Partida Segunda] JUÁREZ BLANQUER Aurora ; RUBIO FLORES Antonio (éds) (1991). Alfonso X. *Partida Segunda*. Granada : Impredisur.
- [Razons] BEC, Pierre (éd.) (1987). VIDAL DE BESALÚ, Raimon. *Les Razons de Trobar*. Dans *Anthologie de la prose occitane du Moyen Âge*. Valdariás : Vent Terral.
- [Roland] Moignet, Gérard (éd.) (1971). *La Chanson de Roland*. Paris : Bordas.
- [Sidrac] Minervini, Vincenzo (éd.) (1982). *Libre de Sidrac*. Roma : Lerici.
- [SMat] MONTGOMERY, Thomas (éd.) (1962). *Evangelio de San Mateo*. *Boletín de la Real Academia* : Annexe 7.

AUTRES RÉFÉRENCES

- ASHBY, William J. (2001). Un nouveau regard sur la chute de *ne* en français parlé : s'agit-il d'un changement en cours ? *French Language Studies* 11 : 1-22.
- BARRA JOVER, Mario (1992). *La Quantification indéfinie dans les langues romanes*. Thèse. Université de Strasbourg.
- BARRA-JOVER, Mario (2002). *Propiedades léxicas y evolución sintáctica. El desarrollo de los mecanismos de subordinación en español*. A Coruña : Toxosoutos.
- BARRA-JOVER, Mario (2004). Interrogatives, négatives et évolution des traits formels du verbe en français parlé. *Langue Française* 141 : 110-125.
- BARRA-JOVER, Mario (2007). S'il ne restait que l'induction : corpus, hypothèses diachroniques et la nature de la description grammaticale. *Recherches Linguistiques de Vincennes* 36 : 89-122.
- BEC, Pierre (1983). *Manuel pratique d'occitan moderne*. Paris : Picard.
- BÖHME, Eckert, Gabrielle (2004). De l'ancien français au français moderne : l'évolution vers un type « à part » à l'époque du moyen français. *Langue Française* 141 : 56-68.
- COVENEY, Aidan (2002). *Variability in Spoken French. A Sociolinguistic Study of Interrogation and Negation*. Bristol : Elm Bank.
- DARDEL, Robert de (1983). *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*. Genève : Droz.
- EKELAND, Ivar (2000). *Le Meilleur des mondes possibles*. Paris : Seuil.
- ENGLEBERT, Annik (1985). L'opposition *ne/ne... pas* en ancien français. *Revue de Linguistique Romane* 49 : 365-378.
- EVERENZ, Rolf (2000). *El español en el otoño de la Edad Media*. Madrid : Gredos.
- FERNÁNDEZ ORDÓÑEZ, Inés (2001). Hacia una dialectología histórica. Reflexiones sobre

- la historia del leísmo, el laísmo y el loísmo. *Boletín de la Real Academia Española* 81 : 389-464.
- HAASE, A. (1898). *Syntaxe française du XVII^e siècle*. Paris : Delagrave.
- HERMAN, Joseph (1963). *La Formation du système roman des conjonctions de subordination*. Berlin : Akad. Verlag.
- JURET, A. C. (1926). *Système de la syntaxe latine*. Paris : Les Belles Lettres.
- KIRCHNER, Robert (2001). Phonological contrast and articulatory effort. Dans LOMBARDI Linda (éd.). *Segmental Phonology in Optimality Theory*. Cambridge : Cambridge University Press, 79-117.
- KRÖTSCH, Monique (2007). Le statut de *(ne)_pas* dans les textes parlés et écrits en français contemporain. *Romanistisches Jahrbuch* 58 : 92-131.
- LABOV, William (1963). The social motivation of a sound change. *Word* 19 : 273-409.
- LAPESA, Rafael (2000). Sobre los orígenes y evolución del leísmo, laísmo y loísmo. *Estudios de Morfosintaxis histórica del español*. Madrid : Gredos, 279-310.
- LIGHTFOOT, David (1999). *The Development of Language*. Oxford : Blackwell.
- McMAHON, April (2000). *Change, Chance, and Optimality*. Oxford : Oxford University Press.
- MANZELLI, Gianguido (1990). Possessive adnominal modifiers. Dans Bechert, Johannes ; Bernini, Giuliano ; Buridant, Claude (éds.). *Towards a Typology of European Languages*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter, 63-111.
- MOIGNET, Gérard (1973). *Grammaire de l'ancien français*. Paris : Klincksieck.
- MARTIN, Guy ; MOULIN, Bernard (1998). *Grammaire provençale*. Aix-en-Provence : EDISUD.
- MARTINET, André (1970). *Économie des changements phonétiques*. Berne : Francke.
- MASSIAN, Michel (1985). *Et si l'on écrivait correctement le français ?* Paris : Hachette.
- MASSOT, Benjamin (2008). *Français et Diglossie. Décrire la situation linguistique française contemporaine comme une diglossie : arguments morphosyntaxiques*. Thèse : Université Paris 8.
- MULLER, Claude (1997). L'inversion du sujet clitique en français : hypothèse V dans C et diachronie. *Linguisticae Investigationes* 21 : 75-96.
- POPPER, Karl (1984). *L'Univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*. Paris : Hermann.
- ROBERTS, Ian (1993). *Verbs and diachronic Syntax : A Comparative Study of English and French*. Dordrecht : Kluwer.
- SCHWEGLER, Armin (1983). Predicate négation and word order change. A problem of multiple causation. *Lingua* 61 : 297-334.
- WEINREICH, Harald ; LABOV, William ; HERZOG, Marvin I. (1968). Empirical foundations for a théorie of linguistic change. Dans Lehmann, Winfred P. ; Malkiel, Yacob (éds.). *Directions for historical linguistics*. Austin/Londres : University of Texas Press, 97-195.
- ZANUTTINI, Raffaella (1997). *Negation and Clausal Structure. A Comparative Study of Romance Languages*. Oxford : Oxford University Press.

ABSTRACT

This article aims at proposing a framework which should describe the way how phonemic, morphosyntactic and lexical-semantic changes emerge. This proposal runs counter to several claims such as the principle of economy, or the axiom “two forms – two functions”. It supports the view that grammatical descriptions contain a certain degree of polymorphism and indeterminism. It is based on the notion “invisible variant”: it is argued that speakers may use, for a given function, random variants which are not perceived as such, being fully well-formed according to the speakers’ grammar. Invisible variants will be shown to be the source of qualitative changes in the history of languages, as well as of fragmentation of linguistic domains. Qualitative steps (*i.e.* grammatical changes) take place when speakers, by induction, acquire new rules, creating new variants which were not previously related. On the basis of a large array of data, concerning phonemes, clitics, subordinates, negative and interrogative clauses, it will be seen how our proposal allows to make falsifiable hypotheses on these new rules.

KEYWORDS

Linguistic change, invisible/visible variants, qualitative step, emergence.